

L'aile cassée

Il y a quelques jours nos vies ont changé. D'un seul coup. Un arrêt brutal. Total. Confiné. Coincé. Enfermé. Chacun chez soi et promiscuité pour tous. Dans mon immeuble, qui donne sur la place du Coderc, il y a cinq appartements. Moi, je suis au troisième et dernier étage, sous les combles, avec mon mari, Hervé, et notre fille, Judith. Douze ans. Allez faire son instruction scolaire, lorsqu'il faut télétravailler avec un unique ordinateur pour toute la famille... On a vite arrêté de culpabiliser. On lui a dit, OK tu aimes lire. Et bien lis ! Deux des quatre murs du salon sont couverts de rayonnages de livres divers, qui débordent, dépassent, s'étalent souvent sur deux rangées par étagères et tombent presque pour certains ouvrages trop volumineux. Quarante ans de lectures pour Hervé et moi. On peut être confiné longtemps avant que Judith n'en ait fait le tour. Elle apprendra bien plus avec Rivera Letelier, Faulkner et Harry Potter qu'avec moi pour lui apprendre les équations à une inconnue... A part nous trois, il y a les Gallet, au deuxième, côté cour, un couple de septuagénaires adorables, six années de bon voisinage et d'apéro mensuel, disparus au bataillon. Pendant un mois, on leur a fait leurs courses. Maintenant, ils ne veulent même plus qu'on leur parle ni qu'on les approvisionne, de peur que nous ne contaminions les emballages... Pourtant, chez moi, tout le monde va bien, mais ils nous perçoivent comme d'éventuels pestiférés. Sur le même palier, il y a les Levasseur. Joyeuse fratrie de deux gamins dans la vingtaine. Les vapeurs des pétards qu'ils s'allument à longueur de journée remontent jusqu'à nous. Et si on ne se voit pas entre voisins, on s'entend. Deux heures par jour de Rock Steady à fond les ballons. Je pense que dans le cloître de la cathédrale, les palombes en profitent. On a bien tenté de les raisonner, mais bon... Au premier, Fabrice et Lynda, dans la trentaine, avec deux filles en primaire. Confinés dans cinquante mètres carrés, vue sur la cour, avec des vis-à-vis à moins de cinq mètres. Quelque chose que place Beauvau, on peine à imaginer. Et enfin nos italiens volubiles, également au premier, dont les fenêtres donnent, comme nous, sur les tilleuls, mais au niveau des frondaisons. C'est un immeuble comme un autre, comme des millions d'autres, avec ses habitants, leurs vies de famille, leurs craintes, et la place qui vient à manquer, très, très rapidement.

La première semaine, on était comme tout le monde, ahuris par l'actualité, à l'écoute du décompte morbide de 19H30, dans l'expectative et dans la supputation du futur. La seconde, on a pris les choses en main, on s'accordait une sortie chacun avec la petite, Hervé et moi, pour qu'elle s'aère, se défoule et nous itou. La troisième on a décidé de lever le pied sur l'apéro. La quatrième on a pris sur nous.

Trente-quatrième jour de confinement. Je n'en pouvais plus de la chaleur, j'ai ouvert la fenêtre du salon, me suis assise sur le rebord, accoudée à la balustrade, et j'ai rouvert *Les roses d'Atacama*. Ce livre m'avait fortement émue à l'époque. L'auteur est mort du Covid-19 le 16 avril. Ça m'a donné envie de le relire. Un vent léger me chatouillait les cheveux. Les feuilles bruissaient en bas. Un drone volait doucement entre les deux tilleuls. Depuis deux semaines, on s'était habitué à voir voler ces corneilles 2.0. Il est monté lentement, s'est stabilisé face à moi. Ce n'est qu'un robot, et pourtant j'avais la désagréable sensation d'être épiée par quelqu'un qui ne me voulait pas que du bien. Une voix de plomb zingué en est sorti. " Veuillez fermer votre fenêtre, mesure de confinement, respectez les gestes barrière. Premier avertissement. " J'ai écarquillé les yeux. La

machine me parlait. Un putain de flic m'observait par le truchement de ce pied de fauteuil de bureau volant. Et m'invectivait. La sourde menace du premier avertissement... C'est difficile de passer brutalement du désert chilien à la dystopie de Bilal. Je me suis relevée, lentement, et j'ai fermé la fenêtre. J'ai tiré le rideau aussi.

J'en ai parlé à Hervé dès qu'il est rentré de sa balade avec Judith. Ça l'a mis en rogne lui aussi, cette surveillance volante et causante. Pour se remémorer nos vingt ans, on a échafaudé un plan. Par téléphone, on a mis dans le coup Marco et Julia, ceux du premier dont les fenêtres donnent sur la place.

Trente-sixième jour de confinement. Sur notre palier, j'ai pris appui sur la rambarde et j'ai poussé le petit vasistas qui donne sur les toits. Je me suis hissée sur les tuiles. Devant moi s'étendait l'enchevêtrement des toits de tuiles orangées, plates, en demi-cercles, mécaniques... C'était une vue splendide, incongrue, mélangée, un agencement bariolé de formes et de hauteurs différentes, des aplats, des angles, des formes, des contours. Une ville entière vue des toits qui renferment mille vies, mille familles, mille confinés. Immanquablement, j'ai pensé à Gionno. Chez lui aussi, son hussard arpenteait une ville déserte, silencieuse, depuis les tuiles, sous un soleil écrasant ... J'ai sorti de mon sac à dos la triplette de pétanque d'Hervé, que je lui avais achetée il y a longtemps pour un anniversaire banal – aucun de nous deux ne saurait dire lequel. Les boules sont encore parfaitement luisantes. Il ne s'en est jamais servi. Je me suis penchée, d'abord pour m'assurer qu'il n'y avait aucun passant. La place était déserte, comme à son habitude depuis plus d'un mois, elle d'habitude si vivante, si joyeuse, si vive. Le drone était exactement là où j'espérais, le long de la façade, à un mètre de distance au niveau du premier étage. J'imaginai très bien Marco, ou Julia, nos deux adorables napolitains qui ont emménagé ici il y a quatre ans. Ils devaient faire d'amples gestes avec leurs mains pour tenter de communiquer avec le drone, ou plutôt, avec son pilote, là-bas, quelque part, bien calé dans son fauteuil pour menacer les passants. J'ai ouvert la sacoche de cuir et l'ai renversée. Trois boules d'Inox de sept cents grammes chacune ont fendu l'air. Le bruit phénoménal des trois impacts sur les pavés s'est répercuté sur les façades. Ça a fait un barouf d'enfer. J'ai osé me pencher à nouveau. Le drone gisait au sol, brisé. Deux boules s'étaient incrustées dans la pierre. Elles seraient dur à déloger. Je me suis sentie vivante. Réellement vivante. Libérée. Ce n'est pas que l'action victorieuse. C'était aussi la fraîcheur de la bise que je sentais sur mes joues, et la sensation étrange de mon corps sur les toits, un espace incongru, interdit, qui offre autant de possibilités que de dangers. Tout participait à m'affranchir, l'espace d'une respiration, du contexte actuel anxiogène. Je profitais de l'instant, je ne voulais pas tout de suite redescendre dans mon F4. Abattre un drone de la police n'est pas un geste civique, j'en conviens. Je ne sais pas si c'est l'expression cathartique et violente de mon exaspération lié au confinement ou la volonté plus politisée de "résister" face aux possibles dérives liberticides d'un système dépassé par cette chienne de maladie. Un peu des deux peut être. Qui voulais-je devenir par cette action aussi radicale qu'audacieuse ? Une héroïne, une résistante ? Ou n'étais-je qu'une exténuée de plus, qui craque plus vite que d'habitude, du fait de la situation ahurissante dans laquelle on est tous plongé ? Je n'ai pas eu le temps de répondre à mes questions. Je n'ai entendu le ronronnement furtif du second drone que trop tard. Il devait voler assez haut au dessus des toits pour surveiller son alter ego. Lorsqu'il m'a violemment percuté au milieu du dos, la douleur a été si vive, qu'elle m'a empêché de crier. Je n'ai pas poussé un seul son tout le long de ma chute jusqu'aux pavés. Je me suis fracassée tout à côté du drone que j'avais détruit. Lui, tentait inutilement d'actionner ses pâles de plastiques. Il m'a fait penser à un oiseau aux ailes brisées qui tente vainement de s'envoler. J'ai revu en image quelques passages d'En vol de Tennant. Puis j'ai pensé à Judith et à Hervé. Et puis plus rien.